

Article

« Les transports en commun »

Monique Proulx

XYZ. La revue de la nouvelle, n° 28, 1991, p. 55.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/3619ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

LES TRANSPORTS EN COMMUN

MONIQUE PROULX

Elle a sauté entre les rails, dans un froissement raide d'imperméable. Elle n'est pas tombée. Et maintenant, elle se tient tranquille, son sac à main bien amarré sur l'épaule, ses lunettes à peine de guingois. Elle fait comme les autres, elle attend le métro — mais pas pour y monter, très manifestement.

Ça se répand comme une grippe intestinale à travers les transports de l'heure de pointe, la station Berri au grand complet s'agglutine près de la voie pour mieux reluquer la suicidée en chair et en os qui vient de se déposer là.

Parmi la foule, il y a Conrad, qui est vendeur de souliers chez *Pegabo* et un peu plus timide que la moyenne. Il entend terrorisé le métro qui s'en vient, personne ne bouge ni ne parle comme au spectacle, et dans quelques minutes il va y avoir plein de sang devant lui, lui qui ne supporte pas le sang. Alors, il plonge dans la fosse, Conrad, il saute sur la fille, l'assomme à moitié et la balance sur le quai.

Aussitôt, surgie de nulle part, une équipe de télévision au grand complet se dresse devant Conrad, les projecteurs l'éblouissent, on le hisse sur des épaules et on l'applaudit. La fille en imper a enlevé ses lunettes et son imper, elle est très belle comme dans les annonces d'esthéticienne Avant-Après, elle explique à Conrad qu'il s'agit d'un test télévisé en direct sur l'héroïsme ordinaire et que c'est lui qui gagne. Conrad est interviewé au *Point* et à *Scully rencontre*, il reçoit la légion d'honneur et la croix de Saint-Jean-Baptiste, Robert Bourassa lui offre une cravate, le pape lui télégraphie des indulgences, les gens le reconnaissent dans la rue.

Ça l'écoeure, Conrad. Maintenant, il ne prend plus le métro. Il marche. Et quand il se trouve arrêté à un feu rouge, à côté d'un aveugle par exemple, il ne l'aide pas à traverser: il le bouscule un peu, en sourdine, pour qu'il se casse la gueule.

XYZ